

éclipsé Gabrielle, car elle avait la beauté et la grâce ; mais pour l'œil d'un observateur, Gabrielle eût fait oublier Odile, par le charme de sa physionomie, l'intelligente douceur de son sourire, et ses yeux bleus eussent fait paraître moins charmantes les prunelles orangées d'Odile, où se lisaient tant de caresses, mais où passaient aussi tant d'éclairs. Elle leva sur son amie ses yeux brillants, héritage d'une aïeule espagnole, et lui dit : " Ce que j'ai ! tu veux le savoir, ma pauvre Gabrielle ? Mais d'abord, dis-moi, tu es toujours heureuse avec ton mari, n'est-ce pas ?

— Certainement, répondit Gabrielle étonnée. Eugène et moi, nous nous aimons de tout notre cœur, et nous nous accordons bien, en nous faisant des concessions réciproques ; car enfin, tu le sais, Odile, les âmes ne sont jamais tellement unies, fondues, que les pensées, les désirs, les projets, soient toujours puisés à la même source. Il faut souvent faire abnégation de soi, mais est-ce très-difficile ? je ne le pense pas

— Enfin, Eugène t'aime ?

— J'en suis sûre ?

— Il ne te délaisse pas ? tu ne passes pas ta vie seule, à pleurer, à soupçonner, à regretter ?

— Non, certes, quand je suis seule, je sais que mon mari s'occupe au dehors de ses affaires, qu'il travaille pour l'avenir de nos enfants ; cette idée me le rend plus cher, et nous nous revoyons avec plus de joie.

— Il cause avec toi, il ne te cache pas ses démarches, ses projets ?

— Mon Dieu, non ! j'ai ses pensées comme il a les miennes. Tout n'est-il pas commun entre nous, intérêts et affections ? Mais pourquoi ces questions, Odile ? N'es-tu pas avec Guido comme je suis avec Eugène, Guido qui t'aime tant !

— Qui n'aimait tant ! s'écria Odile avec une amertume qu'elle ne cachait plus. Tout ce qui fait ton bonheur, vois-tu, est au passé pour moi. Mon mari me néglige, me délaisse, je passe ma vie seule, le cœur rongé par mille soupçons, mille craintes qui ne sont probablement que trop fondés.

— Ma chère Odile, dit Gabrielle en lui serrant la main, calme-toi, je t'en supplie, le mal n'est peut-être pas aussi grand que se le figure ton imagination si vive. Guido te laisse seule, mais un banquier occupé comme lui n'a pas beaucoup de temps à donner aux petits entretiens, aux petites attentions que les femmes aiment tant. La lune de miel ne luit qu'un mois ! Crois-tu que M. Serclaes me fasse toujours fidèle compagnie et soit aux petits soins comme lorsqu'ils n'apportaient tous les jours un bouquet de violettes ou de camélias ? Tout a son temps dans la vie. Eugène est à son parquet, moi à mon ménage, ou à la promenade avec mes enfants, chacun à son devoir.

— Tu ne me comprends pas, Gabrielle, ou tu ne veux pas me comprendre. Ce ne sont pas des affaires qui retiennent Guido, qui changent son caractère, qui altèrent nos rapports. Il y a un danger dans l'air, un danger qui menace mon bonheur et ma tranquillité. Je le pressens, je le devine.

— Parle à ton mari avec confiance.

— Oh ! crois-tu que je ne l'aie pas fait ? Si tu savais comme il a reçu mes plaintes et mes reproches !

— Des plaintes ? des reproches ?

— Oui, des plaintes, car je souffre ; oui, des reproches, car il est cause de ma souffrance. Pourquoi notre exis-

tence est-elle changée ? pourquoi s'absente-t-il tous les soirs ? pourquoi ne sortons-nous plus ensemble ? pourquoi n'a-t-il plus avec moi ni expansion ni tendresse ? pourquoi son cabinet, son secrétaire me sont-ils fermés ?

— Admettons que ce que tu soupçonnes soit exact et que ton mari ait un tort envers toi, un tort dont il veut faire un secret parce qu'il te respecte trop pour s'afficher lui-même ; admettons cela, Odile, et je te dirai encore : Sois sage ! sois prudente ! n'irrite pas ton mari, ne l'irrites pas toi-même, ne rends pas le mal irrémédiable, et attends un mieux du temps et de tes bons procédés.

— Tu voudrais que je subisse ces humiliations sans protester ? Jamais !

— A quoi te mèneront tes protestations ? le mariage n'est pas le régime parlementaire, où la victoire demeure à celui qui a crié le plus haut. N'as-tu pas ton enfant pour te faire prendre patience ?

— Marguerite est si petite ! les soins matériels lui suffisent, elle ne me comprend pas.

— Mais elle te connaît, elle t'aime déjà... tiens, allons la voir ; je suis sûre que, si tu voulais, il y aurait là un trésor de consolations. Mais tu es comme les avarés, tu meurs de faim à côté de ton or..."

Elles descendirent jusqu'au jardin où la petite Marguerite, âgée de deux ans, jouait avec une arche de Noé dont les bêtes se perdaient dans l'herbe. Elle poussa un petit cri de joie, comme un gazouillement d'oiseau, en voyant sa mère, et lui tendit les bras. " Ingrate ! " dit tout bas Gabrielle à Odile. Celle-ci secoua la tête ; elle n'était pas convaincue.

Le soir, au souper, elle attendit Guido vainement ; il lui fit dire qu'il passait la soirée au *Casino*, où l'on donnait un concert, suivi d'un feu d'artifice. Odile ne se coucha point, et, quand les rues furent désertes, elle se blottit dans un angle de son balcon, entre deux caisses de lauriers-roses, et de là, elle épia le retour de son mari. Le guetteur, du haut du beffroi, avait crié, selon l'antique usage : " *Il est minuit !* " quand elle entendit de loin un pas ferme et léger, et vit briller dans les ténèbres la petite lueur d'un cigare. Elle attendit le cœur palpitant, et, quand la porte fut refermée, elle courut sur le palier toute éperdue : son mari montait en fredonnant ; il était suivi par un domestique. A la vue de sa femme, pâle, les cheveux dénoués, les yeux rougis par les larmes, il fronça le sourcil, et s'écria avec une humeur voisine de la colère :

" Vous m'avez attendu, Odile ? voilà une singulière idée !

— J'étais si inquiète ! d'où venez-vous ?

— Est-ce que je vous dois compte de mes démarches ? Suis-je en tutelle ? laissez-moi me coucher, je vous prie, et que cela finisse ! Une scène en rentrant chez moi, c'est amusant ! "

Il entra dans sa chambre, en ferma la porte, et le verrou intérieur glissa. Odile, confuse, irritée, retourna dans son appartement, et pleura jusqu'à ce qu'un lourd sommeil l'enlevât au sentiment de ses peines.

II.

C'était cependant un mariage d'inclination que celui qui avait uni ces deux jeunes gens, Guido Valmeire et Odile Paulus. Librement ils s'étaient choisis, librement ils s'étaient liés ; aucune influence d'amis empressés, de bienveillants notaires, d'agents matrimoniaux